Condition de la femme roumaine

La façade égalitaire

En uniforme de garde patriotique, elles s'avancent l'arme au poing. Des instructeurs en kaki égrènent des couplets de théorie militaire. La troupe entonne les refrains d'hymnes nationalistes. Pour cette armée de jeunes femmes de dix-huit à vingt ans, l'ennemi est impérialiste... Scénario d'un passé révolu. Preuve tangible d'une volonté d'égalité entre l'homme et la femme. Durant les vacances d'été précédant la première année de faculté, les Roumaines effectuaient un service militaire à la mode nord-coréenne. Instauré par Nicolae Ceausescu, le système a été supprimé par la nouvelle équipe dirigeante.

La présence d'Elena Ceausescu aux côtés du dictateur déchu a considérablement affermi cette politique égalitariste. Dans les hautes sphères de l'ex-gouvernement tourbillonnaient de nombreuses femmes. Maria Bobu était ministre de la Défense et notoirement incompétente comme l'était Lina Ciobanu, ex-ministre de l'Industrie textile.

Derrière la façade, la réalité de la condition de la femme en Roumanie tranche avec les discours. En 1967, Ceausescu décrétait une loi interdisant l'avortement. Seules les femmes agées de plus de quarante ans et mères d'au moins quatre enfants pouvaient recourir à l'interruption volontaire de grossesse. *"Ceausescu voulait gérer la population roumaine comme un cheptel. Souvent, il fallait rallonger le lait des biberons avec de l'eau"*, raconte Cristian, vingt-six ans, père d'une petite fille. La Roumanie avait pourtant conservé la tradition des familles nombreuses. *"Là où mange un enfant, dix peuvent se nourrir..."* énonce un dicton populaire.

Les enfants de Ceausescu

Le gouvernement provisoire du président Ion Iliescu a, dès décembre, aboli la loi impopulaire de 1967. On a appelé *"decretei"* les jeunes victimes de la révolution, *"enfants de Ceausescu"* nés à la suite de l'application du décret. Les ouvrières de l'entreprise de confection I.C.T.B. de Bucarest se souviennent que les ateliers ont dû fermer, neuf mois après l'instauration de la loi sur l'avortement. La majorité des 18 000 femmes qui y travaillaient devaient accoucher.

Aujourd'hui, les pharmacies ne disposent toujours pas de contraceptifs. Jusque dans les années 1970, il était possible d'acheter des préservatifs dans les magasins de cosmétiques ou chez les débitants de tabac. Plus rien par la suite. Résignées, Zenovia, Dana et Liliana ne se plaignent pas. Dans leur modeste chambre d'étudiante, sommairement meublée mais égayée par un bouquet d'oeillets, elles admettent qu'il faudra que ça change. Liliana, vingt-trois ans, mariée depuis trois ans, incarne le statut de la jeune femme roumaine de 1990. Sur fond de musique américaine distillée par un vieux poste de radio, elle raconte comment la société roumaine a jonglé avec l'égalitarisme socialiste et l'orientalisme des mentalités.

Ici les femmes occupent depuis longtemps les mêmes postes que les hommes dans l'économie. A

Ballottées entre la tradition orientale et l'égalitarisme communiste, les jeunes Roumaines ont un statut inconfortable. Le socialisme les vouait au travail et à la maternité. La révolution leur donne peut-être la chance de penser un peu à elles.

V. Weynants

De gauche à droite: Liliana, vingt-trois ans, raconte comment le régime socialiste a joué avec l'égalitarisme, Dana, vingt-six ans, étudiante en journalisme, doit lutter contre un époux traditionnaliste et Zenovia, trente ans, ouvrière, évoque la politique nataliste et ses excès sous la dictature

M. Jaouën

Lors d'un meeting électoral du Front de salut national à Bucarest: les femmes apprécient Ion Iliescu, le leader du Front

La Voix du Nord

Horaires de travail fatigants, queues devant les magasins, maigre budget à boucler. Les jeunes Roumaines n'ont pas encore le temps de penser à leur propre révolution

salaires rigoureusement égaux. Les métiers de la fonderie, de la maçonnerie sont largement féminisés. Il n'est pas rare d'apercevoir une ouvrière perchée sur un échafaudage en train de poncer un mur dans les rues de la capitale. L'industrie légère emploie des femmes à 75 % de ses effectifs.

A la maison, changement de décor. Les mentalités n'ont pas suivi. La plupart des filles se marient très jeunes, dès la sortie du lycée. *"Les parents cloîtrent les filles. Pour goûter à la liberté, elles n'ont que la perspective du mariage"*, explique Dana, vingt-six ans. Etudiante en journalisme, elle doit lutter contre un époux traditionnaliste qui accepte mal qu'elle puisse se déplacer seule. En Roumanie, le divorce relève de la honte. Même par les jeunes, le concubinage est mal vu.

Place de l'Université à Bucarest, des étudiantes *"anti-Front de salut national"* faisaient circuler avant le scrutin du 20 mai une pétition réclamant la suppression du droit de vote des femmes. Elles auraient recueilli quelques milliers de signatures. Outre une manœuvre électorale visant à réduire les votes en faveur de la liste d'Ion Iliescu, apprécié des femmes, certaines Roumaines y voient la preuve de l'inexistence d'une émancipation de la femme.

Un devoir et une joie de mettre au monde plusieurs enfants

Des décennies durant, journaux, télévision et radio ont chanté les louanges de la femme roumaine idéale, mère exemplaire et travailleuse acharnée: Zenovia, trente ans, a travaillé en usine pendant sept ans, souvent de nuit. Des campagnes *"d'information"* réunissaient les ouvrières auxquelles des médecins affirmaient qu'il était *"un devoir et une joie de mettre au monde plusieurs enfants"*. Le 8 mars, journée internationale de la femme, même rengaine dans tout le pays. Le régime socialiste frappait d'une taxe de 200 à 300 lei par mois (le salaire ouvrier moyen avoisine les 2500 lei) les citoyens célibataires ou mariés de plus de vingt-cinq ans sans enfants. Cet impôt n'a pas encore été supprimé.

Cette politique nataliste a conduit à des débordements. L' Ergomet, le Sintofolin, substances abortives, ont causé des ravages dans le passé, parce qu'achetées au marché noir et utilisées n'importe comment. Un chirurgien de l'hôpital municipal de Bucarest n'ose pas chiffrer le nombre d'avortements clandestins. Il affirme aussi que les médecins se trouvaient obligés de dénoncer les femmes en question ainsi que les *"faiseuses d'ange"*. Selon les trois jeunes femmes, quelques médecins acceptaient de pratiquer une interruption de grossesse illégale pour 5000 lei.

Les publications sous Ceausescu étaient plus que pudiques sur les phénomènes de société. Zenovia se souvient seulement d'un reportage télévisé diffusé début décembre: le choc. Pour la première fois, un journaliste délivrait aux Roumains des conseils pour se préserver du sida alors qu'on leur assurait que le virus H.I.V. ne sévissait qu'en occident. *"En parler juste un peu signifiait que la maladie était déjà très présente"*, s'écrie-t-elle. Depuis la révolution, une multitude de nouveaux journaux fleurissent. Parmi eux, la revue *Oblio*, du parti national-démocrate publiait le 12 mai un article intitulé *"L'acte érotique, histoire d'un miracle"*. Le reflet d'une époque nouvelle. La vie quotidienne rappelle pourtant à la réalité. Horaires de travail fatigants, queues devant les magasins, maigre budget à boucler. Les jeunes Roumaines n'ont pas encore le temps de penser à leur propre révolution.

VALÉRIE WEYNANTS

Bulldozers

Otopeni respire sous les décombres

Commune mi-rurale, mi-urbaine, à une vingtaine de kilomètres au nord de Bucarest, Otopeni devait représenter la douceur de vivre. Loin de la pollution et de l'agitation qui règnent dans la capitale roumaine. Une sorte de village-dortoir où, avec de la patience et beaucoup d'économies, la classe moyenne bucarestoise avait choisi de résider. Le rêve de toute une vie devenait alors réalité: une maison coquette avec tout le confort nécessaire, un bout de jardin et le calme de la campagne.

Aurel Petroianu, comptable à la retraite et secrétaire du Conseil provisoire d'union nationale local, est venu s'installer ici avec sa famille il y a maintenant quinze ans. D'un portefeuille usé par les années, il sort avec dignité des photographies en noir et blanc de mauvaise qualité. On peut voir alors une vaste maison de pierres et de briques entourée d'arbres. Onze chambres, plusieurs cheminées, le chauffage électrique et l'eau courante : un véritable petit palais qu'il avait conçu et construit lui-même pour sa famille de sept personnes en tout. *"Les pressions ont commencé au mois de février 1988. Nous avons été sommés à plusieurs reprises par les autorités locales de démolir nos maisons. Les mois ont passé puis les bulldozers ont fait leur apparition. Le 24 mai 1989, une quarantaine de policiers et des cadres du Parti communiste sont venus nous voir. En moins de quarante-huit heures, tout était détruit."*

Au beau milieu d'un village systématisé, une maison a été épargnée. Entre deux blocs de béton

P. Morel

Avec la systématisation des villages, l'Occident avait commencé, avant la révolution, à s'intéresser à la Roumanie de Ceausescu. Etat des lieux aujourd'hui à Otopeni, village systématisé.

Systématisation à mort

A Otopeni, village de 12 000 habitants, plus de 300 familles, dont la moitié était des paysans, ont été victimes comme Aurel du plan de systématisation élaboré par Nicolae Ceausescu. Une entreprise d'urbanisme de grande ampleur qui consistait à concentrer la population des campagnes dans les villes. A la fois pour avoir une main-d'oeuvre à proximité des grands centres industriels et pour libérer des surfaces cultivables. L'obsession du Conducator était alors de rembourser la dette extérieure du pays. Sa méthode : intensifier la production qui était dans sa presque totalité destinée à l'exportation, laissant le peuple roumain exsangue. Heureusement la révolution du 22 décembre est venue tuer dans l'oeuf la folie destructrice du génie des Carpathes. On estime aujourd'hui à une trentaine le nombre de villages systématisés depuis la mise en oeuvre du plan. La plupart se trouvent dans la région de Bucarest et en Transylvanie.

Ilôt de béton dans la plaine bucarestoise, Otopeni n'est plus aujourd'hui qu'un vaste chantier. Quelques rues, une vingtaine d'immeubles en partie inachevés. Au centre, une place. D'un côté la mairie, de l'autre, la maison de la culture. Automobiles, tracteurs et charettes évoluent dans cet univers paradoxal. Seules quelques maisons ont réussi à échapper au massacre, coincées aujourd'hui entre deux blocs d'immeubles. *"En attendant la fin des travaux,* explique Aurel Petroianu, *nous avons été relogés dans les "villas". Entendez par là de grandes maisons de deux étages divisées chacune en quatre appartements de quatre pièces. Pas de chauffage, pas de salle de bains, pas d'eau courante. Nous allions chercher l'eau à la fontaine et nous avons été obligés d'improviser des sanitaires collectifs dans le jardin".*

Cages à poule

Plus de la moitié des familles victimes de la systématisation vit dans ces habitations précaires. L'autre moitié, récemment relogée, n'est pas mieux lotie. En apparence, les petits immeubles de trois étages sagement ordonnés sont convenables. Ces appartements construits à la hâte ne respectent aucune norme de construction. Les vitres sont cassées, les canalisations défectueuses, les murs fissurés. Les infiltrations d'eau ont détérioré murs et plafonds.

Elisabeth Bucur vit avec son mari et ses deux enfants dans l'appartement 13 du bloc P11. Employée dans un laboratoire, son salaire est de 3 000 lei par mois. Quand elle s'est installée dans son nouvel appartement,

Clef à molette

Les faces noires

Ils veulent oublier les années de pollution, de retard technique et de surveillance mais redoutent les privatisations. Aussi, les ouvriers ont choisi de soutenir massivement le Front de salut national.

l'électricité ne fonctionnait pas et elle n'avait ni eau ni chauffage. L'hiver dernier, toute la famille a dû dormir dans la cuisine parce qu'il y faisait plus chaud. Pour remédier à cette situation, ils ont dû entreprendre à leurs frais des travaux.

Coût de l'opération : 20 000 lei. Presque un an de salaire. Pour le moment, aucune des 300 familles d'Otopeni n'a reçu les indemnités promises par Ceausescu. Les événements de décembre n'y ont rien changé. C'est pour cela qu'Aurel Petroianu a créé l'association "Les murs sous la pression". Ils veulent se battre jusqu'au bout pour retrouver leurs droits mais ne se font guère d'illusions.

Le vieux monsieur estime sa maison à 800 000 lei et sait parfaitement que le maximum qu'il peut recevoir se monte à 60 000 lei. A peine le dixième de sa valeur. Leur objectif est donc avant tout de récupérer la terre afin de reconstruire, s'ils le peuvent, leurs maisons. A la veille du scrutin, aucun parti politique ne s'était fermement engagé sur l'avenir des villages systématisés.

CÉLINE ROUDEN

Avant la révolution, la tribune métallique était recouverte de drapeaux lors des visites de Ceausescu. Aujourd'hui, les ouvriers démontent les barres de fer pour la refonte. Calarasi : à 130 kilomètres à l'est de Bucarest. 12 000 ouvriers travaillent dans le "Combinat métallurgique". Une plate-forme industrielle regroupant douze entreprises. *"Voilà ce qu'est la dictature du prolétariat"*, explique Adrien, trente ans , lamineur. Il désigne cette sorte de monstrueux terrain vague. *"Ce sont des milliards abandonnés"*. Dans le ciel, un nuage d'oxyde rouge : *"de la couleur du Parti"*, précise-t-il. *"Ici, on travaille en silence. On se débrouille. Pendant la révolution, il n'y a pas eu de luttes"*.

Entre les hauts fourneaux et les stocks de charbon, les ouvriers attendent avec inquiétude les mesures qui seront prises pour moderniser l'industrie lourde. *"Tu vois, ce n'est pas le paradis. On croit pas au purgatoire. Nous sommes dans l'enfer. Les faces noires."*

La plupart des ouvriers originaires de la région sont rentrés au Combinat après le lycée. Sous Ceausescu, il n'y a pas eu de grèves importantes. *"Il y a cinq ou six ans, certains ont fait une petite grève. Quelques heures après, ils étaient dispersés par la direction dans divers services. Personne n'a ouvert sa gueule. La peur. Le mouvement s'est terminé ainsi"*.

Petre fait les "trois huit". Il est payé environ 2 800 lei par mois. *"C'est le salaire moyen. Seuls les ouvriers de la batterie de coke gagnent plus, entre 5 000 et 6 000 lei. Un boulot difficile. Mais c'est vrai que nous ne sommes pas rentables. Toutes les machines sont dépassées ou détériorées. Alors, chacun essaie de s'arranger en dehors. Nous nous procurons des outils ou du charbon au Combinat. Pour revendre au marché noir ou pour nos besoins personnels"*.

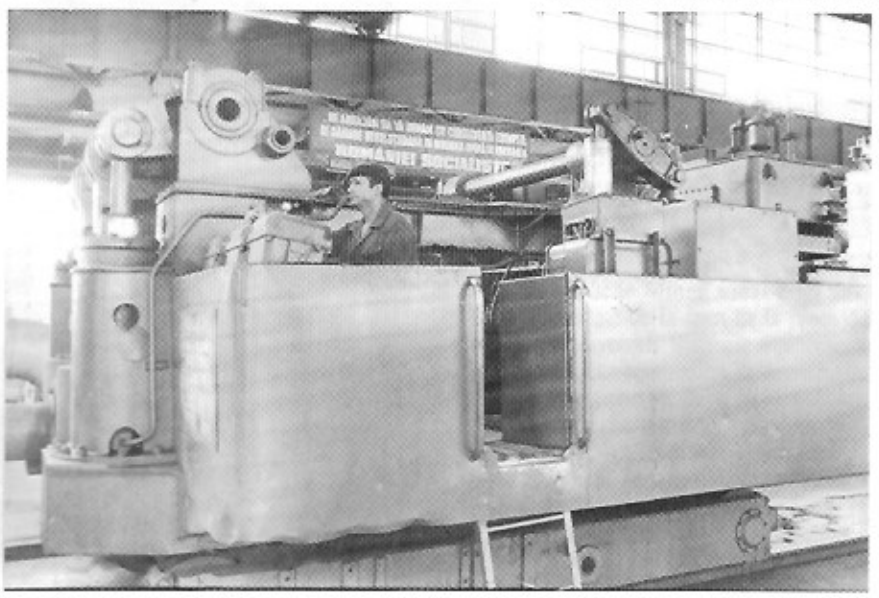
Inquiétude et attente

S'arranger, également, dans les relations entre ouvriers durant les heures de travail. *"Je n'ai pas eu de problèmes avec les gars de la Securitate. C'était de bons types. Ils bossaient bien. Ils n'intervenaient qu'en cas de sabotage. Les membres du PC étaient aussi de bons travailleurs. Leurs chefs en étaient fous. Bref, même sans droit de grève, nous parvenions à nous entendre, entre chefs d'atelier, ouvriers et communistes"*. Mircea, vingt-six ans, a été membre du PC. *"Ce n'était pas obligatoire mais posséder la carte permettait d'espérer des avantages"*.

Mircea travaille à la section de réparation sidérurgique. Pour lui, la révolution n'a pas changé beaucoup de choses. *"Notre directeur a été remplacé. Mais c'était un incapable, une sorte de poète. En huit ans, nous avons eu cinq directeurs successifs. L'actuel travaille beaucoup. Après la révolution, un bureau exécutif du conseil des ouvriers a été mis en place, ainsi qu'un syndicat libre. Enfin, nous recevons une rétribution plus réaliste"*.

Ici, comme partout en Roumanie, la majorité des ouvriers a voté pour le Front de salut national. Les ouvriers sont inquiets devant les perspectives de privatisations. Mircea est décidé à ne pas protester pour obtenir le droit de grève. *"Nous avons déjà eu beaucoup. Il faut attendre. Les ouvriers ont compris qu'il fallait du temps"*. Le temps d'oublier la dictature du prolétariat.

PASCAL PAILLARDET



Entre dictature et prolétariat, ils ont choisi Iliescu

La Voix du Nord

Compromission

L'Eglise orthodoxe en quête de

Fâcheuse coïncidence. Au moment où Nicolae Ceausescu ordonnait à l'armée de mater la révolte de Timisoara, le patriarche de l'Eglise orthodoxe envoyait au *"Conducator"* un message de félicitations à l'occasion de l'anniversaire de la création de la République populaire de Roumanie. Dans l'effervescence qui a entouré la chute du régime, les journaux de Bucarest ont pointé du doigt la *"gaffe"* de Theoctiste. Ce n'était pas la première.

Chaque année, le Patriarche adressait à Ceausescu des voeux chaleureux de bon anniversaire. Ce qui lui vaut la réputation de membre actif de la Securitate. Représentant d'une confession largement majoritaire dans le pays, une partie du clergé orthodoxe roumain a les mains sales.

Elle n'a pas perdu sa vitalité malgré quarante-cinq ans de dictature. Au contraire, les vocations sont nombreuses dans l'Eglise orthodoxe roumaine. Mais sa complicité avec le régime communiste entache sa réputation auprès des jeunes générations.

Haute trahison

Croyant et pratiquant, Vasile, vingt-huit ans, accuse son Eglise de lâcheté. *"Elle a laissé démolir de nombreuses églises et monastères anciens, comme l'église du Vendredi saint dans le centre de Bucarest"*, lance-t-il. Ce trésor architectural a cédé le terrain à un jardin public, place de l'Union. La capitale renferme encore, malgré ces destructions, de multiples édifices religieux de toute beauté, disséminés dans différents quartiers.

Aucune loi, sur le papier, n'interdisait l'exercice d'un culte sous Ceausescu, exception faite des Témoins de Jehovah et des Baptistes, régulièrement envoyés en prison pour insoumission. Dans la pratique, le fait d'être vu à l'église pouvait apporter son lot de contrariétés matérielles, comme la non-attribution d'un logement. Les messes et services divins étaient tolérés mais toute *"propagande religieuse"* en dehors des lieux de culte, selon les termes de la loi, était prohibée.

A l'école, les cours d'histoire, de philosophie et de sociologie dénonçaient le religieux. *"La religion est un mode d'exploitation des hommes"*, traduit Lili au détour d'une page de manuel scolaire. Les librairies et les bibliothèques n'avaient le droit de posséder ni Bible ni Coran. Même au marché noir, généralement bien pourvu en Roumanie, l'acquisition d'un livre pieux relevait de l'impossible.

La jeune fille, sans confession religieuse mais curieuse, avait pu se procurer un Ancien Testament auprès d'un ami allemand. *"Impossible de savoir qui pratiquait une religion. Par peur de représailles ou de dénonciation, le sujet n'était jamais abordé entre jeunes"*, raconte-t-elle.

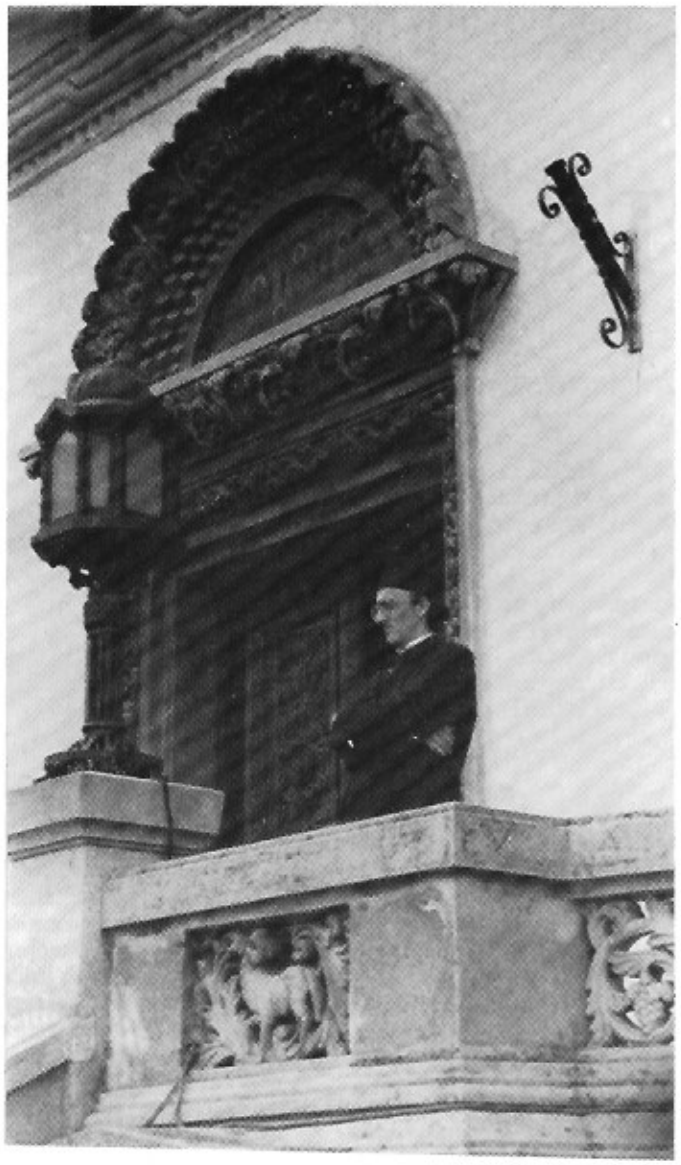
Vasile se montrait plus téméraire et laissait traîner sa Bible sur le bureau de son appartement. Communiste de coeur, il affirme retrouver dans les fondements du marxisme les Dix commandements.

Circonstances atténuantes

L'étudiant est originaire de Maramuresh, dans le nord du pays, une province traditionnellement pieuse. Paradoxalement, aucun sentiment de gêne ne l'effleure. Mais il admet que l'Eglise orthodoxe roumaine a été compromise dans l'ancien régime. *"Sa faute a été commise dans un contexte historique difficile. Sa faiblesse a peut-être permis notre sauvegarde. Elle bénéficie de circonstances atténuantes"*, clame-t-il dans une apparente quiétude. *"Ceausescu a en fait été notre propre victime. En le laissant accaparer leur pays, les*

Le prêtre de la Biserica Alba célèbre chaque année quatre cents mariages

roumaine virginité



V. Weynants

Jouxtant la Grande assemblée nationale, la demeure du patriarche orthodoxe, la Metropolia, est une forteresse protégée des regards indiscrets

Roumains ont mis le doigt dans un engrenage". En dépit de sa bienveillance pour le régime en place, l'Eglise orthodoxe n'a pas connu d'effilochage de son contingent de fidèles. Et ses rangs, composés d'un nombre considérable de jeunes, ont grandi depuis la fin de la dictature. *"Notre Eglise connaît une renaissance spirituelle"*, déclare Ion Banatceanu, prêtre de l'église blanche (Biserica Alba) de Bucarest.

A leur crédit, il faut noter que dès les premiers jours de la révolution, des membres du clergé orthodoxe sont descendus dans les rues pour manifester leur volonté d'en finir avec le communisme, aux côtés de la population. Le séminaire de la capitale ne manque pas de recrues. Plusieurs centaines de candidats se sont cette année présentés pour cinquante places. La Roumanie abrite six séminaires de théologie orthodoxe et deux facultés. Quatre ou cinq autres vont pouvoir ouvrir dans les prochaines années.

V.Weynants

La Metropolia suspectée

Pourtant l'Eglise orthodoxe, souillée par ses compromissions dans l'ancien régime, n'obtient pas l'absolution de tous ses fidèles. *"Le Patriarche s'est comporté comme n'importe quel ministre subordonné au dictateur"*, reproche Mihei, vingt-cinq ans, gréviste de la faim de la place de l'Université. Symbole malheureux de cette soumission, la demeure du Patriarche roumain, la Metropolia, protégée par un cordon de militaires armés, jouxte le bâtiment de la Grande Assemblée nationale, à proximité de l'avenue de la Victoire du socialisme, rebaptisée *"avenue de la Révolution"*.

A l'écart du fracas, le prêtre de la Biserica Alba célèbre tous les ans quatre cents mariages et deux cents baptêmes. Vêtu de sa robe liturgique brodée d'argent, il garde espoir dans son Eglise. Il a toujours refusé de chercher à savoir si tel ou tel était communiste ou non. En ce samedi après-midi, la fatigue marque son visage. Sans discontinuité, il officie depuis huit heures du matin. Debout sur d'épais tapis de laine vermillon, une famille entoure des mariés.

Les femmes ont recouvert leurs cheveux du fichu coloré des paysannes roumaines. Du fond de l'église blanche, parée de moulures dorées et d'icônes anciennes, le son grave des chants orthodoxes s'élève. La jeune mariée s'avance vers l'autel et prononce les paroles rituelles. Sa jeunesse et la blancheur de sa robe de dentelle rappellent à elles seules que l'Eglise roumaine va devoir entamer une quête de virginité.

VALÉRIE WEYNANTS

Umor

Les Totos des Carpathes

P. Paillardet

Place de l'Université, l'humour étalé au grand jour

Le rire est le propre de l'homme. Pour éviter de devenir les robots ou les bêtes de Ceausescu, les Roumains ont ri. De tout, de rien, du Parti, du Génie, d'eux-mêmes.

A quatre ans, Bula, après avoir étudié dans toutes les universités roumaines, décide de partir à l'étranger. A dix ans, il n'a plus rien a apprendre. Intrigués, les médecins lui retirent son cerveau pour tenter de comprendre son intelligence prodigieuse et surnaturelle. L'analyse terminée, ils demandent à Bula: *"Qu'as-tu fait pendant ces six mois sans cerveau?"*. Bula répond: *"Je me suis inscrit à l'Académie du Parti"*.

Bula est une création populaire roumaine. Le *"Toto"* des Carpathes. Ironie, caricature ou grivoiserie: sous Ceausescu les Roumains ont conservé, affiné et adapté leur humour. *"Les Polonais et les Tchèques possèdent également ce sens particulier de l'humour. Mais en Roumanie, il est plus noir, plus incisif. Un Roumain rit de tout, sans pitié. C'est dans la culture populaire"*, explique Mihai Stanescu, le célèbre caricaturiste. *"Depuis le 22 décembre*, déplore Mircea, étudiant en architecture, *notre peuple est devenu terriblement sérieux, la politique avant tout"*. En souriant, il ajoute: *"Je regrette la dictature, c'était le temps des blagues"*.

En Roumanie, l'humour est un mélange de satire et de tristesse. Clown fataliste issu d'une longue tradition. Avec autrefois, les histoires, transmises oralement, de Pacala, un fou génie du mensonge, ou de son frère Tindala, l'amorphe. Depuis une quinzaine d'années, ces deux héros roumains ont été supplantés par Bula.

Tristesse et joie. Celles, par exemple, du *"Gai cimetière"* de Maramuresh, aux croix gravées d'épitaphes d'une drôlerie incompréhensible pour qui ignore l'âme roumaine (et le roumain!). La tristesse et la joie aussi des Daces (qui peuplaient la Roumanie entre 106 et 271) qui accueillaient la mort de leur fou rire.

Rire, radeau de sauvetage

"La jeunesse roumaine actuelle a été marquée par ces traditions. Sous Ceausescu, l' "umor" *était un refuge en pleine tempête, un moyen de supporter la dictature"*, dit Stephan, vingt-trois ans.

Son ami, Cristian, possède dans sa chambre une quarantaine de feuillets précieux, sa traduction personnelle des aphorismes de Murphy, savant de la NASA qui a énoncé des lois sur l'absurdité d'un système rationalisé à l'excès. *"Je me suis totalement investi dans l'humour intellectuel, pour parvenir à conserver mon équilibre mental. L'intelligence contre la bêtise"*.

Depuis cinq ans, les lois de Murphy circulent sur disquettes informatiques dans les milieux intellectuels. En vrac: *"Le rythme du progrès: la société est un âne, et non une automobile. Si tu accélères trop, elle fait tomber celui qui est en haut"*. Ou encore: *"Tu n'échappes jamais à rien"*. Et puis, parmi ces aphorismes, la *"loi de Budder"*. Les jeunes Roumains se la murmurent en songeant à leurs doutes actuels: *"Toute chose qui commence bien finit mal. Toute chose qui commence mal finit encore plus mal"*. Chacun comprend. Au pays d'Ubu, Kafka est le fou du roi.

Blagues contre le système, mais attaques, surtout contre le couple Ceausescu. Nicolae, incapable d'articuler trois mots sans faire une faute de vocabulaire, ou Elena *"la savante"*, qui ignorait *"la formule chimique de l'eau potable"*.

Umor noir

Le clown fataliste s'est endurci. Il a puisé son inspiration dans les histoires jamais banales de la vie quotidienne. *"Tu connais les paquets de cigarettes en carton rigide*, demande Cristian. *Eh bien, je possède une automobile* "rigide", *le carton a remplacé la tôle"*.

Le quartier de la nomenklatura. Cristian *"pilote"* sa Trabant jaune, *"Ici était la maison du dictateur, on voit les traces de balles. Et là*, ajoute-t-il, *quelques rues plus loin, sont les maisons de Petre Roman et Ion Iliescu. Le 22 décembre n'était ni une révolution ni un coup d'Etat. Simplement un coup de quartier"*. Simplement.

Aujourd'hui, beaucoup de revues satiriques naissent en Roumanie. Moftul român (le Caprice roumain) ou ING, par exemple. Des dessins et des textes féroces envers la multitude de partis qui s'étripent pour le pouvoir. Enfin libéré, l' *"umor"* roumain explose. La déflagration atteindra sûrement bientôt l'Occident.

PASCAL PAILLARDET.

Caricature

Stanescu le Golan

Mihai Stanescu est le plus connu des caricaturistes roumains. Pour sa première exposition depuis le 22 décembre, à la galerie d'art de Bucarest, il rencontre ceux qui jusque-là ne connaissaient que ses dessins.

Maître. Dans le futur, votre crayon sera nécessaire pour lutter contre la tyrannie. Si vous n'avez plus de crayon, je vous en offrirai un autre. Laura. Le 17 mai 1990". Les témoignages inscrits dans le livre d'or sont toujours sincères. Entre candeur et grandeur. Ce jour-là, Laura, vingt ans, rencontre pour la première fois son *"Maître"*: Mihai Stanescu. *"Toute la Roumanie aime Stanescu, il a démasqué dans leurs moindres détails les aspects néfastes du communisme. Quand son livre* "Umor 50%" *a été interdit, ses dessins circulaient par photocopies entre les jeunes"*. Aujourd'hui, à cinquante ans, Mihai expose librement, huit ans après son premier album publié en Roumanie: 4000 exemplaires vendus en quatre jours. Avant que l'album soit retiré de la vente. *"Je me considère comme l'illustrateur de la révolution roumaine. Les gens que je rencontre me demandent comment j'ai réussi à survivre sous Ceausescu. Ils disent que j'ai été courageux. Moi, je me suis toujours senti un artiste libre. Avant le 22 décembre, j'ai exposé cinq fois dans mon pays. Pour cela, je devais me battre durant un ou deux ans pour obtenir l'autorisation. Deux de mes livres ont été interdits"*.

Artiste déchaîné

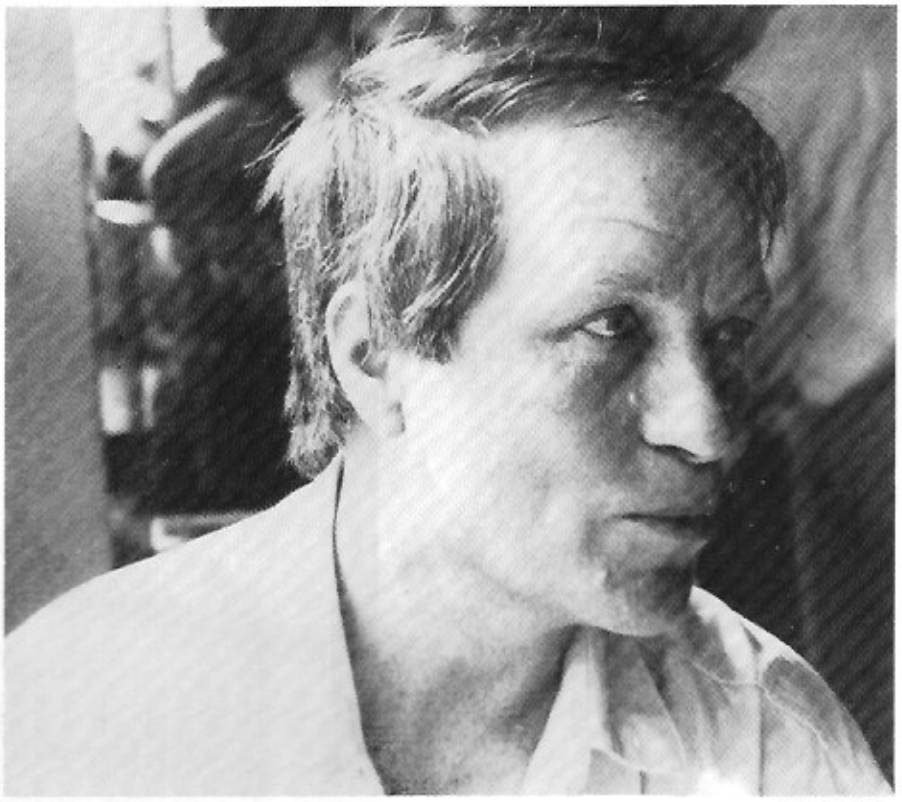
La dernière présentation publique de ses dessins s'est déroulée à Bucarest en 1987. Un an après, il rendait sa carte au parti. *"Le régime ne pouvait rien faire contre moi car j'étais très populaire. Et ma renommée internationale m'a également servi de rempart. Dans ma carrière, j'ai reçu quinze prix à l'étranger. Ce sont surtout les jeunes Roumains qui m'ont apprécié sous Ceausescu"*.

Avec son trait *"à la Sempé"*, privilégiant les dessins sans paroles, Mihai Stanescu, artiste engagé, continuera à lutter. *"Après la révolution, j'ai pensé que tout était fini pour moi. J'ai même songé au chomâge. Mais les idées me viennent toujours. La vie politique actuelle me laisse perplexe. C'est pourquoi je me sens proche des* "golani", *les jeunes de la place de l'Université. J'ai été et je serai toujours dans l'opposition"*.

Collaborateur de Romania Libera, Stanescu prépare un Canard enchaîné roumain qui sortira le 1er juin. Son titre, Glasulnostru, signifie "Notre voie". Sur la première page, le caricaturiste a pris soin de préciser: *"parution irrégulière"*. Humour ou signal d'alarme? *"Je suis optimiste. Je fais confiance aux jeunes qui se sont sacrifiés et qui sont décidés à continuer la lutte"*.

Les jeunes Roumains ont leur Reiser. Un *"Maître"* qui parle du Fésémé et du Sida.

Pascal Paillardet



Mihai Stanescu, le Sempé roumain

V.Weynants

Génération Antonescu

Le football et les échecs ne passionnent plus les retraités de Cismigiu. Depuis la révolution, les allées ombragées de ce parc centenaire du centre de Bucarest ont perdu leur légendaire tranquillité. Et les clameurs de la place de l'Université (où se tiennent les opposants à l'actuel gouvernement) résonnent dans tous les esprits. Là comme ailleurs la politique a pris une dimension quasi-dramaturgique et le spectacle est permanent.

Finies les interminables querelles entre supporters des clubs de foot rivaux de la capitale. Les noms d'Iliescu, Ratiu (leader du Parti national paysan dans l'opposition) ou Campanu (leader du Parti libéral également dans l'opposition) sont sur toutes les lèvres en cette période électorale. La vieillesse éclairée de Bucarest évalue désormais les mérites respectifs des candidats à l'élection présidentielle, comme elle distribuait les bons et les mauvais points aux joueurs du Dinamo et du Steaua.

Une génération entière commente l'événement et tout Bucarest pavoise. Maigre consolation pour ces hommes qui ont tout supporté. La tyrannie d'Antonescu (chef du gouvernement roumain pro-nazi pendant la seconde guerre mondiale), l'emprise stalinienne et enfin la dictature obsessionnelle du Génie des Carpathes.

"Comme presque tout le monde, nous attendions et à chaque fois nous espérions que cela allait changer. En vain". Ion Calin sourit tristement mais son regard bleu acier pétille de malice. Ion a soixante-neuf ans. Retraité des chemins de fer roumains, il vient tous les après-midis depuis des années retrouver son ami Petre au parc Cismigiu.

Lorsque la Securitate faisait régner la terreur et que seul le football animait ses après-midis, il défendait les couleurs de l'équipe de cheminots du Rapid Bucarest. Aujourd'hui ce sont celles du Front de salut national et de son président Ion Iliescu. Comme beaucoup de vieux Roumains, Ion Carlin préfère miser sur la sécurité et l'expérience du pouvoir. A défaut d'autre chose. Mais ici les réflexes démocratiques sont loin d'être acquis et les retraités du parc Cismigiu supportent de plus en plus mal la contradiction que leur apporte chaque jour la jeunesse du pays. En particulier celle qui manifeste depuis presque trois semaines sur la place de l'Université.

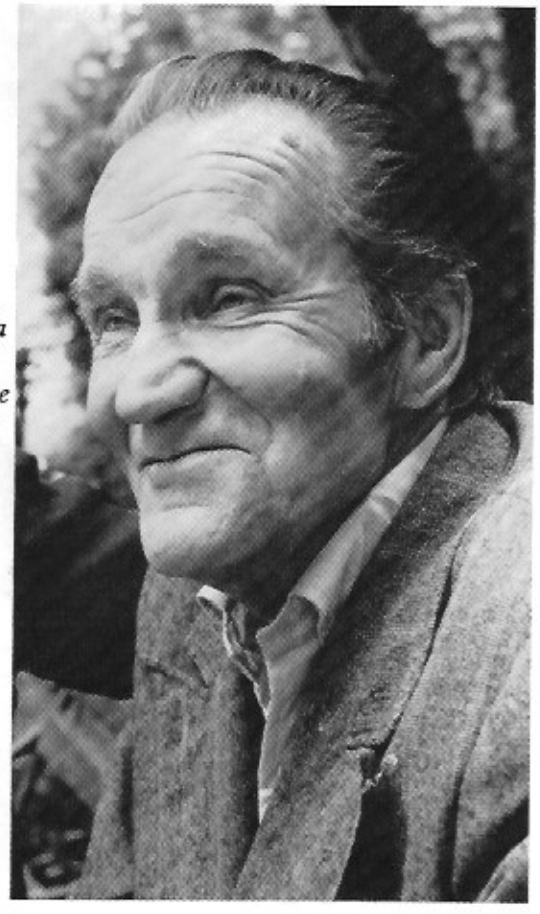
Les vieux Roumains ne croyaient pas les jeunes capables de faire la révolution. Dont acte. Aujourd'hui, ils s'interrogent sur leur maturité politique et les jugent beaucoup trop pressés.

Contre les manifestations

"Dimanche, pour la première fois nous allons voter dans un cadre démocratique, librement. Je ne comprends pas la nécessité de ces manifestations. Les étudiants qui se rassemblent chaque jour dans le centre de la ville sèment le désordre, font des saletés. Parmi eux, beaucoup ne travaillent pas et sont payés pour être là. Ils se prétendent apolitiques alors qu'ils sont manipulés par le Parti paysan et la Parti libéral". Les jugements de Ion sont tranchés. On ne perd pas facilement l'habitude d'avoir une opinion et une seule.

Il reconnaît cependant que sans la jeunesse, la révolution n'aurait peut-être pas eu lieu. *"Aucun de nous ne pensait que les jeunes puissent se soulever. Ils ont été éduqués par le régime de Ceausescu. L'idéologie était omniprésente. Il s'est produit alors un phénomène de saturation. La dégradation de l'enseignement, la restriction de l'information et le peu de connaissances dont ils disposaient sur l'étranger ont fait exploser la jeunesse"*. Pour Ion et Petre, il ne fait aucun doute que la

M. Jaouën



Pour Ion Calin: priorité à la sécurité et l'expérience du pouvoir

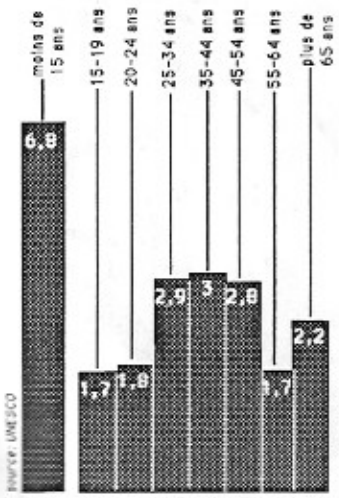
Evasion

L'Ouest le vrai

jeune génération aura un rôle déterminant à jouer pour l'avenir politique du pays. Tout est cependant une question de cadence. Elle doit auparavant se former et surtout acquérir de l'expérience.

Lorsque vient le week-end, couples d'amoureux et jeunes gens envahissent à leur tour les allées du parc. *"Nous n'avons ni la même éducation, ni le même niveau d'instruction, commente Ion. Et nous n'avons sans doute pas subi le régime Ceausescu de la même manière. Les jeunes d'aujourd'hui sont très nerveux, très agités, toujours en contradiction avec tout"*.

Depuis la révolution, le fossé entre les deux générations s'est creusé. La jeunesse roumaine a jeté aux orties le communisme et les



Structure de la population par tranches d'âge (1987) en millions d'habitants

tabous, et calque son comportement sur l'Occident. L'économie de marché est son credo et la politique est le prolongement logique de cet enthousiasme retrouvé; ils veulent désormais aller vite, trop vite.

Ion et Petre sont, eux, plus prudents. *"La Roumanie est un pays sinistré. Il est impossible de changer le système de manière aussi radicale. Tâcher de prendre aux démocraties occidentales ce qu'elles ont de meilleur sans perdre pour autant notre spécificité et notre culture"*.

Le 20 mai Ion aura voté pour Iliescu. Son choix est fait, mais il s'informe, toujours et encore. Et il aime aussi écouter. Jusqu'à ce qu'un jeune impertinent vienne le narguer en lui affirmant que le FSN est une imposture. Il brise alors la discussion. L'apprentissage de la démocratie sera aussi celui des retraités du parc Cismigiu.

CÉLINE ROUDEN

Les portes étaient fermées, les fenêtres closes, les volets baissés, les voyages filtrés, les télés contrôlées. Et pourtant, les Roumains nous connaissent grâce à des livres qu'ils dévorent et des magazines qu'ils décortiquent.

Les Hongrois sont bien sûr les plus avantagés. La plupart d'entre eux ont eu l'occasion de rendre visite à leur famille de l'autre côté de la Transylvanie. Et comme le dit Gyorgy Bikali, *"La Hongrie, c'est déjà l'Ouest"*. Les films interdits en Roumanie y circulent et les cassettes se copient aisément. Juste pour voir des bribes d'une civilisation enviée et cachée. *"Je voyais dans ces films les étudiants français ou américains qui ont leur voiture, leur appartement, des chaînes hi-fi, etc. Et je ne comprenais pas pourquoi moi, je n'avais pas le droit de mener une telle vie, simplement parce que j'étais né ailleurs"*, avoue Gyorgy.

Notre aisance matérielle impressionnait au-delà de l'ex-rideau de fer. Faute de pouvoir l'atteindre, les Roumains, du moins les intellectuels et les étudiants, se sont rués sur la culture. Et là, c'est nous qui sommes impressionnés. Honteux de ne pas avoir lu la moitié des auteurs français qu'ils ont découverts en cachette. Et eux sont d'abord surpris, puis déçus par notre relatif manque de culture. *"C'est l'unique côté positif d'une dictature"*, dit Coduta Ticala, vingt-quatre ans. Leurs journaux font d'ailleurs la part belle aux tentatives littéraires des journalistes.

Invitation au voyage

Janos, vingt-deux ans, comptable, devenu journaliste, n'a peut-être pas bâti son Occident dans les livres mais il le vit à travers un formidable désir de courir le monde. *"Ce que la révolution m'a apporté avant tout, c'est un passeport"*, confie-t-il. "Je veux rattraper le temps perdu, apprendre les langues et découvrir les pays". Du voyage, Janos n'avait connu, jusqu'en décembre 1989, que les prisons, après une fuite manquée vers la Hongrie.

L'évasion, Monica Nicorici l'a réussie, elle. Dans ses livres.

J.M. Brochen

Des livres pour prendre la clé des champs

Professeur de français depuis 23 ans à Cluj, elle n'a pourtant jamais mis les pieds dans notre pays. Mais elle y a tant rêvé, l'a tant exploré dans les livres qu'il n'a plus guère de secrets pour elle. Monica a toujours su faire partager sa passion de la France. Sur les murs de sa classe, elle a accroché des photos de paysage. *"Cela pourrait inciter les élèves à quitter le pays"*, disait-elle. Alors, Monica s'est contentée de raconter des lieux, des gens, des coutumes qu'elle ne connaissait qu'au travers de lignes imprimées sur du papier blanc.

Un jour pourtant, elle a compris qu'elle finirait par sortir du livre de ses rêves. Le 8 mai 1986, le club de football le plus célèbre du pays, le Steaua Bucarest remportait la Coupe d'Europe des clubs champions. *"En moins de cinq minutes, 10 000 jeunes sont sortis dans les rues de Cluj"*, raconte-t-elle. *"La police, l'armée, la Securitate ont été surprises, puis débordées. Alors j'ai compris qu'une chose pareille n'était pas impossible. J'ai su qu'un jour, il y aurait encore des gens dans la rue. Et pas pour un match de football"*.

CHRISTOPHE DE CAEVEL
ET JEAN-MICHEL BROCHEN

Cerveaux

Le renouveau intellectuel

Une vieille bâtisse en décrépitude. Un dédale de couloirs malodorants. Un bureau vert, délavé, une machine à écrire à bout de souffle, un téléphone d'avant-guerre. Kafkaïen. Constantin Alecu, secrétaire d'Etat chargé de l'Emploi, et ancien directeur de l'Emploi sous Ceaucescu, est à son bureau ministériel. Son bilan est sans équivoque. *"Les professions intellectuelles doivent d'urgence être revalorisées en Roumanie"*. Tout comme le système de l'emploi.

Nicolae Ceausescu, *"ADI"* pour ses détracteurs (académicien, docteur, ingénieur), se proclamait grand penseur de Roumanie et rechignait à mettre en avant d'authentiques intellectuels. *"Il existait, il existe une élite roumaine mais elle était tenue en laisse par le maître et était plus célèbre à l'étranger que dans notre propre pays"*, s'exclame M. Alecu.

Fondé par le couple déchu, le système éducatif va devoir être entièrement refondu. La préférence allait aux métiers techniques et industriels. *"Chaque année s'ouvraient de nouvelles écoles de techniciens, alors que l'économie n'en avait pas besoin"*, dit-il. La Roumanie manque au contraire d'économistes, de juristes, de sociologues et de psychologues. Il y a quinze ans, les facultés de sociologie et de psychologie ont fermé, et viennent seulement de rouvrir leurs portes. Raison officielle : la société socialiste n'a pas besoin de ce type d'hommes.

A trop vouloir niveler par le bas la société roumaine, le communisme a anéanti son élite intellectuelle. Le système éducatif a besoin d'une refonte complète pour reformer des bataillons de penseurs lucides et indépendants.

Un contact privilégié avec les étudiants

P. Morel

De faibles salaires

L'écart de salaires entre ouvriers et intellectuels est favorable à ces derniers. Résultat : peu d'encouragement à l'innovation et à la recherche. Radu, trente-cinq ans, ingénieur à Brasov, gagne 3000 lei par mois alors que dans la firme où il travaille, *"un bon ouvrier peut gagner jusqu'à 6000 lei"*. Avec cinq ans d'études derière lui, il comble le manque de revenus en réparant au noir des appareils-photo.

Le recensement de la population de septembre -globalement fiable- traduit l'ampleur du déficit en matière grise. La Roumanie comptait 340 000 ingénieurs, 88 000 économistes, 56 000 médecins et pharmaciens et 144 000 enseignants contre six millions d'ouvriers. En juin 1990, 17 000 étudiants vont sortir des facultés. En nombre insuffisant pour satisfaire la demande. D'autant plus que la demande d'un pays en décomposition est toujours urgente. Or l'université roumaine ne pourra pas combler ses lacunes ni ratrapper ses retards du jour au lendemain : manque de matériel, de

Faculté en grève.
Place de l'Université.
La contestation vient des intellectuels

V. Weynants

livres, connaissance hasardeuse de certains systèmes de pensée. Une situation sérieusement défraîchie. La sociologie n'existe pas sérieusement ; la psychologie et la psychiatrie ne savent rien de la psychanalyse ; la philosophie est encore obtuse ; le droit fiscal et bancaire n'est jamais vraiment né ; l'économie est oublieuse de l'esprit libéral ; la biologie et la chimie manquent d'éprouvettes.

Dispersion géographique

En outre, *"la répartition territoriale des intellectuels est en totale inadéquation avec leur domicile et leur qualification. Il va falloir opérer de nombreux transferts"*, reproche Constantin Alecu. Après trois années de stage dans les grands hôpitaux, les jeunes médecins sont envoyés dans des coins reculés de campagne, alors qu'à Bucarest, ils manquent cruellement.

Pour ce qui est de l'Education, dix grandes villes sont fermées aux concours depuis belle lurette. Corina, jeune enseignante dans un lycée de Cluj (salaire : 2500 lei) est obligée de demeurer professeur auxiliaire pour rester dans sa ville natale. Parmi les enseignants roumains, 50% se trouvent dans cette situation instable. *"A Cluj, la moyenne d'âge des professeurs tourne autour de quarante-cinq ans"*, dit-elle.

Il faudra du temps pour réhabiliter et revigorer les professions intellectuelles en Roumanie. *"L'enseigement ne s'est pas préoccupé de développer l'intelligence des gens. Pendant des années, on a appris par coeur des théories"*, clame Monica Nicorici, professeur d'Université à Cluj. *"On a perdu l'habitude de comparer des idées. La peur des forces occultes a sclérosé les esprits"*, insiste-t-elle.

Le gouvernement provisoire, selon Constantin Alecu, serait en train de façonner un projet de loi pour revoir les salaires des intellectuels à la hausse. Ils pourraient remonter au créneau, établir des diagnostics exacts de la situation du pays et procéder à de réelles recherches sur le développement.

D'ores et déjà, la révolution politique les a réveillés. Le philosophe Gabriel Liiceanu s'est présenté en candidat indépendant sur la liste du groupe de dialogue social. La dissidente Doïna Cornéa, professeur, a pris, elle, position en septembre dernier.

Les grands esprits cantonnés à leur jardin culturel... Ca n'est peut-être pas une voie pour la Roumanie, qui manque, dit Monica Nicorici, *"de culture politique et de discernement"*. Sur la place de l'Université, Doïna Cornéa est restée l'idole des anti-communistes convaincus. *"Les jeunes et les intellectuels ne veulent pas pactiser avec le Front de salut national qui cherche à corrompre l'intellectualité"*, note Mircéa Zaciu, l'un des principaux membres de l'Union des écrivains roumains. L'heure du réveil semble avoir sonné pour les intellectuels roumains. La cinquième roue du chariot communiste sera sûrement la roue de secours de la Roumanie nouvelle.

VALÉRIE WEYNANTS, AVEC LA COLLABORATION DE JEAN-MICHEL BROCHEN